



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N° 3 | Avril 2023

PHILHELLÉNISME, LIBÉRALISME, ROMANTISME ET NATIONALISME


Fondation Pierre du Bois
pour l'histoire du temps présent

Olivier Meuwly*

Philhellénisme, libéralisme, romantisme et nationalisme

En février 1830, à Londres, a lieu une cérémonie importante. Un protocole est signé qui valide la naissance d'un Etat grec sur les décombres de la province hellénique de l'empire ottoman. Après dix ans de luttes sanglantes, les patriotes grecs peuvent pavoiser : un gouvernement provisoire est instauré, Ioannis Kapodistrias en prend la direction. L'espoir que la Grèce s'ouvre ainsi à la modernité, adossée à un Etat performant, est grand. Ils ne sont pas les seuls à se réjouir. Leur cause a aimanté une foule de partisans, eux aussi enthousiastes au moment où l'indépendance est proclamée. La suite des événements entraînera son lot de déceptions : l'assassinat du président à Nauplie, une assise financière fragile malgré les efforts du Genevois Jean-Gabriel Eynard, les débuts difficiles de la monarchie. L'avenir est lourd d'angoisses ; on le sait. Il n'empêche : le mouvement philhellène, par les appuis qu'il a reçus à travers l'Europe, s'érige en moment constitutif du libéralisme et du romantisme du temps, deux piliers fondateurs du XIX^e siècle européen.

Rationalisme et romantisme

Foyer matriciel de notre contemporanéité, l'antagonisme entre rationalisme et romantisme qui prend forme dans la seconde moitié du XVIII^e siècle fécondera toutes les pensées politiques à l'œuvre le siècle suivant. A la raison hissée au rang d'étoile polaire d'une humanité en quête de son émancipation répond immédiatement le romantisme et son apologie d'un monde, non pas antirationnel en soi, mais prônant l'irrationnel comme un contrepoids nécessaire à un raison laissée à elle-même. Avec Adam Smith, dans le domaine économique, et, dans celui de la philosophie, les Lumières de l'Encyclopédie ou l'Aufklärung de Kant, l'autonomie individuelle revendique sa primauté. L'individu rendu à lui-même est reconnu dans sa capacité à rompre avec l'ordre dicté par la Providence, dont le monarque ne serait que le messager sur terre. Il est ainsi invité à se libérer d'un Ancien Régime où il était astreint à occuper la place à lui délivrée à sa naissance, sans aucune mobilité sociale en perspective.

Le romantisme ne s'oppose pas à l'avènement d'un individu libre. Mais sa liberté, le Moi romantique la repère dans son intégration dans un Grand Tout qui le dépasse. Il ne reçoit sa consistance que dans un ordre supérieur où il peut réellement s'épanouir. Contre le rationalisme accusé, non seulement de réifier l'âme humaine, mais aussi de diviser le corps social au nom d'une raison individuelle repliée sur elle-même, le romantisme opte pour une unité



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

reconstituée, comme au temps du catholicisme médiéval, porteur de l'idéal chrétien avant la cassure protestante. Le poète Novalis chantera ce Moyen Age placé au cœur de la nostalgie romantique, où l'individu fait corps avec son environnement naturel et mental, sous la figure protectrice du roi. La forêt, dans son obscurité chargée de mystère, devient le haut lieu de cette poésie allemande absorbée par le rêve romantique. Les frères Grimm l'alimenteront des légendes ancrées dans le peuple, porteur d'une réalité que ne peut saisir la raison individualiste, asséchée selon eux. Les conséquences politiques sont importantes. Préparé par le courant du Sturm und Drang allemand où s'illustrent Goethe, Schiller et Herder, le romantisme, dans sa vision holistique du monde, penche d'abord vers l'idéal monarchique. Surtout, avec Herder, il propose l'idée d'une collectivité inscrite consubstantiellement dans son histoire. C'est en elle que l'individu réalise sa liberté authentique, à l'abri de la froide raison. L'histoire apparaît comme l'élément constitutif du corps social, le facteur d'unification et de cohésion d'une société, sinon, vouée à l'émiettement. La nation émerge ainsi comme le réceptacle d'une solidarité nouvelle, construite à travers ses traditions ancestrales et où la religion est appelée à jouer un rôle de catalyseur. Le sentiment s'avère seul capable d'attacher organiquement l'individu à l'ensemble qui l'enrobe. Dans ce sens, le romantisme s'arrime aussi à l'idéal révolutionnaire nourri a priori par les Lumières. La nation, incarnée par le peuple, est prête à se substituer au roi. De son côté, le rationalisme assume l'idée de séparation qu'il conçoit comme le fondement d'une humanité réconciliée avec elle-même à travers la liberté stricte de ses membres. Oui, il est nécessaire de briser le lien mystique entre le roi et ses sujets ; oui, il convient de diviser le pouvoir afin d'éviter la tyrannie, au même titre que Smith voulait séquencer les processus économiques afin que chaque activité soit confiée à des spécialistes. Pourquoi penser différemment sur le plan politique ? Montesquieu est lu et Sieyès mettra en musique sa subtile mécanique constitutionnelle. C'est en réalité Jean-Jacques Rousseau qui va symboliser la passerelle reliant les Lumières au romantisme. Pour lui, le peuple doit gouverner dans son unité redéfinie par le Contrat social, certes sous l'égide de la raison, mais à travers un ressourcement dans un Moi immergé dans une nature immaculée, recueil de sa sentimentalité. La philosophie révolutionnaire reposera sur Sieyès et Rousseau pour le meilleur et pour le pire, entre la Déclaration des droits de l'homme et Robespierre.

L'avènement du libéralisme dans ses deux visages

Comment conserver la vitalité des droits de l'homme sans qu'elle ne s'efface dans le sang répandu par le Comité du salut public ? Telle est la question douloureuse qu'affrontent les penseurs politiques au lendemain de la Révolution, surtout après la chute de Napoléon. Les disciples du roi veulent refermer la parenthèse révolutionnaire, les pré-anarchistes, ou socialistes utopistes selon Marx, espèrent, sur des bases romantiques, réunifier la société par la grâce d'un peuple en pleine maîtrise de lui-même, les socialistes de Louis Blanc attendent un Etat fort inspiré des jacobins. Fustigeant toute dérive romantique, sous ses expressions de droite ou de gauche, mais aussi rationaliste, car la raison seule ne peut imposer son magistère, Hegel veut les dépasser dans une synthèse nouvelle réconciliant Etat et société, ordre et liberté. Un dernier courant se dessine, lentement, à travers celui des Idéologues de Destutt de Tracy et Jean-Baptiste Say, héritiers des Lumières : le libéralisme.

Mais le libéralisme, dans sa volonté de sauver la liberté et l'égalité contre toute forme de despotisme, révèle rapidement une grande hétérogénéité intellectuelle. Il s'impose ainsi comme une nouvelle synthèse, vivant à travers



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

de multiples emprunts, que le philhellénisme rassemblera dans leurs potentielles contradictions. Dans le sillage des Lumières, théorisées sur le plan institutionnel par Condorcet et Sieyès, le libéralisme admet la souveraineté populaire mais, dans sa majorité mais contre l'avis de Condorcet, ne voit son exercice que dans une démocratie représentative où la mission de conduire les affaires de l'Etat serait confiée à ceux que le peuple aurait choisis. Contre le rêve romantique d'une unité organique reconstituée à travers un roi ou un peuple déifié, il s'agit de prendre acte de l'irréversible division de la société. Le Parlement se dresse comme le cœur de la démocratie des libéraux. Condorcet avait élaboré en 1794 une démocratie directe assez sophistiquée mais elle sera rapidement oubliée.

Ce système parlementaire s'adosse à une Constitution, garante des droits et des libertés que possède chaque individu. Loin des libertés médiévales traduites en divers privilèges, la liberté rationnelle des Lumières se veut abstraite, due à chacun et non octroyée en fonction de critères reconnus par le souverain. De là découle une série de libertés, de pensée, de conscience, de réunion, d'association (en général), mais aussi de pétition car le peuple a le droit de s'exprimer. La liberté, fondatrice d'une opinion publique est centrale et par elle se joue la dramaturgie du meilleur gouvernement possible. Un gouvernement qui, dans la logique libérale, ne s'épanouit que dans la division des pouvoirs : l'exécutif est responsable devant le législatif sous la haute surveillance de tribunaux, bien sûr, protégés dans leur stricte indépendance. Ainsi le Moi rationnel des Lumières accède au pouvoir, reconnu dans sa capacité à agir en pleine autonomie, propriétaire de son travail et de ses biens ainsi que de son droit à désigner ceux qui devront gérer la société en son nom : l'individu est maître de son destin et de sa personne.

Mais ce libéralisme, que reprendront Benjamin Constant, lecteur de Smith, connaît un autre versant, que mettra en lumière Germaine de Staël. Le libéralisme refuse un Moi réifié, figé, et quête du côté du romantisme les ingrédients de sa, en quelque sorte, réhumanisation. L'amie de Constant comprend que la liberté individuelle ne peut réellement s'exprimer que si elle s'accoude sur le sentiment. Sensible au romantisme qui se développe en Allemagne, dont elle contribue à faire connaître les particularités, Germaine de Staël a engagé comme précepteur de ses enfants August Wilhelm von Schlegel, dont le frère Friedrich sera l'un des théoriciens du romantisme à Iéna avec sa revue *l'Athenaeum*. Constant n'est pas non plus hermétique au Moi romantique : il admet que l'individu libéral ne peut prospérer dans le culte de la raison s'il ne se connecte pas avec son intériorité, avec la réalité impalpable, et pas seulement observable sous un angle purement scientifique.

Le nationalisme libéral

Germaine de Staël, cependant, va plus loin et se révèle, sur ce point, plus proche de leur ami commun Sismonde de Sismondi qui, lui aussi, puise à la raison triomphante des Lumières mais s'intéresse aussi au Moyen Age où se forgèrent langues et coutumes. Ses travaux sur la poésie française ou les cités italiennes visent à bâtir un pont entre l'héritage ancien et la modernité dédiée à la liberté individuelle. Mais Germaine prolonge les réflexions de Sismondi et affirme que la liberté individuelle ne peut réellement se déployer que si le collectif dans lequel l'individu vit est également libre. Quelle forme revêt ce collectif ? L'environnement dans lequel il s'inscrit n'est pas seulement naturel, mais aussi humain. C'est l'ensemble des gens formant une communauté et partagent leur quotidien, à savoir la nation, qui s'était substituée au roi comme peuple en 1789. Le sentiment fonctionne comme un guide de l'individu



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

émancipé des règles oppressantes de l'Ancien Régime, non seulement au niveau individuel, mais aussi au niveau collectif. Le sentiment patriotique est essentiel.

Le libéralisme est ainsi prêt pour opérer sa jonction avec le romantisme et cette rencontre va d'abord s'effectuer en Allemagne, dont Germaine de Staël avait ausculté sa littérature foisonnante. Composée d'une multitude d'Etats, mais où dominent la Prusse et l'Autriche, l'Allemagne sort meurtrie des guerres napoléoniennes. Contre l'occupation française naît toutefois un sentiment national, aiguillonné notamment par les *Discours à la nation allemande* prononcés par Fichte. Les étudiants, membres des corporations d'origine médiévale s'organisent en corps-francs sous le commandement du major Lützow. Inspirés par le mouvement des gymnastes de Friedrich Jahn, qui rêve d'une nation allemande unifiée, dès la fin de la guerre, ils entendent traduire dans la réalité les espoirs qui les ont portés contre les Français. En 1815 apparaît l'idée d'une association réunissant tous les étudiants allemands dans la même ambition nationale. Elle prend forme en 1817, au château de la Wartburg, haut lieu de la mythologie allemande, du Tannhäuser de Wagner.

Prétexte de ce grand rassemblement, l'anniversaire de la bataille de Leipzig de 1813, décisive contre Napoléon, mais aussi les 300 ans de la Réformation : Luther n'avait-il pas trouvé refuge dans ce même château, située près d'Eisenach ? Les discours patriotiques s'enchaînent. La Burschenschaft est née, à la fois libérale, romantique et nationaliste, unissant la majorité des étudiants unis dans la conscience de partager une même langue, une même culture. Tout de suite, elle manifeste trois tendances : une, proche du libéralisme et admirative de la monarchie parlementaire en vigueur en Grande-Bretagne; une qui ne souhaite pas abandonner les traditions estudiantines comme le port de couleurs distinctives et le duel ; et, enfin, une dernière, ultrarépublicaine, proche des jacobins mais en même temps obsédée par les traditions médiévales allemandes. C'est de ce dernier groupe qu'est issu le meurtrier d'un dramaturge célèbre de l'époque mais accusé d'être un espion à la solde du tsar. Son acte, qu'il paiera de sa vie en 1819, déclenche une vague de répression contre les universités, connue sous le nom de « *Demagogenverfolgung* ». Pour le chancelier autrichien Metternich, architecte de la Sainte-Alliance, voilà l'occasion rêvée d'étrangler le jeune mouvement libéral né peu après le Congrès de Vienne. Persuadées d'avoir pavé le chemin à un retour plein et entier de l'Ancien Régime, les puissances européennes ont dû constater leur échec. Même la Charte de Louis XVIII a assimilé des éléments des idées révolutionnaires, honnies, et les gouvernements n'ont pu empêcher un mouvement libéral de voir le jour, hostile à la censure ou à un suffrage trop restrictif. Après un éphémère succès en Espagne avec la Constitution de Cadix en 1812, il avait commencé à se répandre partout en Europe. La Sainte-Alliance était intervenue pour les étouffer et les décrets de Carlsbad, destinés à résoudre le « problème » allemand, s'inscrivaient dans la même ligne. La Suisse, foncièrement républicaine, est saisie d'un mouvement similaire : pour dépasser les différences entre les régions qui la composent, des associations naissent, dans le prolongement de la Société helvétique de 1761, où convergeaient les idéaux des Lumières et le romantisme imbibé du Sturm und Drang. Etudiants de la Société de Zofingue inspirés par la Burschenschaft, officiers, gymnastes, chanteurs rêvent d'une Suisse unie dans le respect des libertés et d'une idée nationale encore à ciseler. Ils aspirent à une Suisse débarrassée du Pacte fédéral qui avait restauré une Diète impuissante mais garante, aux yeux des puissances, de la faiblesse du pays.



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

Libéralisme et philhellénisme

Le mouvement libéral prend de plus en plus d'ampleur. Réprimé en Italie ou en Allemagne, dans le sillage de la campagne qui pousse nombre d'étudiants et de professeurs à l'exil, notamment en Suisse, il n'en monte pas moins en puissance en France et en Suisse et se nourrit d'une révolte surgie aux confins du continent, qui rassemble tous les objectifs de ce libéralisme gonflé des Lumières prérévolutionnaires et du romantisme qui colore alors l'époque : la guerre d'indépendance grecque, lancée en 1821. Alors que les puissances prennent le parti du Sultan au nom d'un ordre politique dont il faut garantir par tous les moyens la stabilité, l'insurrection du peuple grec enthousiasme la jeunesse libérale. Elle aperçoit dans son combat un condensé de ses idéaux où se marient le désir d'une liberté promise au genre humain, le refus de toute tyrannie, l'assomption de la souveraineté populaire enfin réalisée dans une nation unie dans le respect de son histoire propre, de son identité.

Etudiants, artistes, mais aussi politiciens s'enflamment pour la cause grecque. Ils hurlent leur dégoût face à la passivité des puissances qui préfèrent sacrifier des frères chrétiens plutôt que de remettre en cause l'ordre policier instauré par le Congrès de Vienne. Delacroix peint plusieurs toiles se référant à la guerre en Grèce, Byron se rend sur place et meurt à Missolonghi en 1824, le poète vaudois Juste Olivier lit ses vers philhellènes devant ses amis de la Société de Zofingue et récolte un prix à l'Académie de Lausanne en 1826, pour son poème dédié à Marcos Botzaris, l'intrépide héros de la guerre. A Paris, Benjamin Constant, pour bien souligner aussi l'impéritie générale de son gouvernement, distille ses discours à la Chambre des députés et lance son *Appel aux nations chrétiennes* en 1825. Et, la même année, Chateaubriand publie sa *Note sur la Grèce*, en appui d'une action philanthropique en faveur des insurgés. Puissant en Grande-Bretagne, en France ou en Suisse, l'écho de leur appel résonne aussi en Italie et en Allemagne.

Le jeune mouvement du Risorgimento, déçu par l'échec des premiers libéraux en Italie, se tourne plein d'espoir vers la Grèce. Il devient l'un des foyers les plus actifs de la cause philhellène. Et en Allemagne, c'est parmi les membres de la Burschenschaft, ceux entrés avant son interdiction en 1819 ou ayant adhéré dans ses structures clandestines créées qu'elle avait adoptées par la suite, pour échapper à la vigilance des autorités, que le mouvement philhellène recrute ses plus fidèles soutiens. Cet intérêt de la Burschenschaft n'est pas étonnant car, autant que le philhellénisme lui-même, elle va cristalliser plus que tout autre les aspirations à la fois libérales et romantiques du libéralisme, synthétisées dans une nation libérée des tyrans et à même de s'épanouir dans une liberté reconnue sur le plan international.

Mais la passion des Européens pour la Grèce emprunte des voies particulières. A priori rien ne les poussait à s'intéresser au peuple grec reclus dans ses montagnes. La culture grecque brille bien entendu au firmament du XVIII^e siècle et des Lumières, mais à travers le classicisme dont l'Antiquité, notamment grecque, représente l'illustration la plus parfaite. C'est en elle que se recueillent les artistes du Sturm und Drang ; c'est grâce à Winckelmann que la connaissance du passé grandiose des Grecs et des Romains ne cesse d'irriguer la pensée moderne ; Humboldt réorganisera les études universitaires en Prusse au début du XIX^e siècle avec le regard fixé sur le savoir hérité des Anciens. Les frères Schlegel ne jurent eux aussi que par l'Antiquité grecque, berceau de la culture européenne. L'Antiquité, portée aux nues par les classiques paraît fort éloignée des rêveries médiévales que porteront les romantiques, du déjà nommé Novalis à l'Anglais Coleridge en passant par Victor Hugo dans l'œuvre duquel



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

l'effervescence romantique contredit les règles théâtrales très codifiées de Corneille et de Racine. Entre les Burgraves et Notre-Dame, d'un côté, et Cinna et Phèdre, de l'autre, le dialogue semble impossible.

Pourtant, il va s'établir. Le retour aux chants et à la poésie populaires seront décisifs. Alors que Sismondi fouille les poèmes provençaux, le Français Charles-Claude Fauriel, un ancien proche de Fouché, se passionne pour les chants populaires grecs dès la fin du XVIII^e siècle. Ses recherches, connues loin à la ronde, contribueront à réconcilier la Grèce de l'Antiquité et la Grèce populaire, médiévale, écrasée par les Ottomans dans une compréhension nouvelle d'une culture soustraite à un rationalisme considéré comme sans fantaisie, sans imagination, comprimé dans une approche purement analytique du vécu et du vivant. Il côtoie Sismondi, Constant, de Staël, de même que les frères Schlegel et, à travers ces derniers, d'autres philologues allemands. Le peuple grec surgit comme le digne successeur des Athéniens des temps lointains.

En Allemagne, justement, tandis que Schiller, comme le suggère Sandrine Maufroy, se refuse à apercevoir dans la Grèce moderne une simple continuité de la Grèce antique, Friedrich Schlegel au contraire, s'évertue à identifier la Grèce, matrice de la civilisation et de l'harmonie, au classicisme antique défiguré par le modernisme porté par les Français, les envahisseurs de l'Allemagne. Sa conversion au Moyen Age chrétien en sera le prolongement. Les membres de la Burschenschaft vont concrétiser ce passage des idéaux classiques à ceux du romantisme enivré d'une culture agrippée aux racines les plus profondes de l'âme populaire. Comme le montre Harald Lönnecker, le combat des Grecs leur rappelle leurs propres exploits sous les couleurs du bataillon de Lützow, ces couleurs plus tard reprises par la Burschenschaft puis par la République de Weimar. Pour eux, s'engager aux côtés des Grecs, s'inscrit dans les anciennes croisades et, ainsi, à ce Moyen Âge, véritable épine dorsale de la pensée romantique. Le philhellénisme est désormais à la mode.

Le philhellénisme et la Suisse

Le philhellénisme accompagne ainsi le mouvement libéral en pleine expansion dans les années 1820. Envoi de combattants parfois, mais surtout appuis financiers et accueil d'exilés sont au rendez-vous. La franc-maçonnerie ne sera pas en reste. En Allemagne ou en Italie, malgré les déconvenues que rencontre le libéralisme, il demeurera une étincelle scintillant dans un sombre horizon, d'où l'autoritarisme semble impossible à déloger. On retrouvera nombre d'anciens membres de la Burschenschaft dans l'entourage du Conseil assurant la régence du futur roi Othon de Grèce, assisté du grand helléniste Friedrich Thiersch qui, admirateur du « Turnvater » Jahn et instructeur de deux compagnies estudiantines durant les guerres de libération, avait observé avec sympathie l'émergence de la Burschenschaft. Mais à ce moment, le combat philhellène s'est emparé de tous les milieux académiques, rattachés ou non à la Burschenschaft. En Suisse, le soutien à la cause grecque sert aussi l'apanage des libéraux, de Zurich, Berne, Genève et Lausanne. Il sera particulièrement actif dans ces deux dernières villes, par la grâce des contacts amicaux qui s'étaient établis entre le futur chef du mouvement révolutionnaire, Ioannis Kapodistrias, et les Genevois Pictet de Rochemont et Eynard, dans les allées du Congrès de Vienne, déjà avant pour les Vaudois La Harpe et Henri Monod. L'amitié qui lie les deux derniers nommés au diplomate grec alors au service de la Russie remonte à 1813 lorsque le tsar Alexandre I^{er}, l'ancien élève de Frédéric-César de La Harpe, avait désigné son conseiller d'origine de Corfou



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

pour s'occuper des affaires suisses, particulièrement embrouillées à la fin de la période de la Médiation. Pour le tsar, les cantons de Vaud et d'Argovie, érigés en cantons à l'égal des autres par Bonaparte et dont Berne, ancienne puissance tutélaire, réclamait le retour, devaient rester indépendants. Jamais Berne ne devait recouvrer son antique grandeur. Des raisons affectives guidèrent sans doute sa réflexion, car son amitié pour son précepteur ne s'était jamais démentie. Mais des motifs géopolitiques orientèrent aussi ses réflexions. La Suisse devait être stabilisée entre la France et l'Autriche, et le statut de neutre qui lui fut octroyé à Vienne devait répondre à cet objectif. Renoncer à l'indépendance des cantons créés en 1803 serait la certitude d'une guerre civile en Suisse. Or le désordre horrifie les grandes puissances, comme le confirmera d'ailleurs leur attitude pusillanime à l'égard des Grecs. Il était donc exclu d'accéder aux revendications des Bernois. Metternich finit par se rallier à ce choix prudent.

La Suisse était malgré tout plongée dans le chaos. Avec son collègue autrichien le comte de Lebzelter, Kapodistrias, à force de négociation et de patience, aida les Helvètes si indisciplinés à renouer une forme de dialogue entre eux et à se mettre péniblement d'accord sur le Pacte fédéral déjà brièvement évoqué. Les Vaudois, plutôt hésitants à son égard au début, apprécièrent particulièrement son action. De leur côté, les Genevois travaillèrent étroitement avec lui, dans le cadre des traités de Paris et de Turin, qui définirent les frontières du nouveau canton de Genève. Là aussi de rapports de confiance très puissants s'installèrent au gré des mondanités diplomatiques. Aussi, lorsque Kapodistrias décide de quitter en 1822 le service du tsar pour se consacrer au renouveau de sa patrie, ses amis suisses ne lui font-ils pas défaut. Avec d'autres libéraux, comme Charles Monnard, ils animeront avec ferveur le réseau philhellène romand.

Le combat pour la liberté, dans l'idée que celle-ci ne peut se révéler, au-delà des garanties et des droits offerts aux individus dans leur singularité, que dans la liberté du peuple dans la reconnaissance de son identité nationale, devient ainsi un marqueur du libéralisme conquérant. C'est en son nom que les Belges obtiennent leur indépendance ; c'est à nouveau en son nom que les libéraux, dont les anciens Burschschafter, assisteront dès 1830 les Polonais dans leur vaine tentative de se dégager du joug russe. Au crépuscule de l'année 1830, si la Grèce a pu cimenter son indépendance à Londres, le libéralisme ne s'est imposé qu'en France, sous la coupe d'une nouvelle dynastie, et en Suisse, avec le mouvement dit de la Régénération. Mais le lien entre libéralisme, nationalisme et républicanisme est consolidé. L'Etat-nation moderne est en gestation, dans sa dimension démocratique. L'Etat moderne, et rationnel, ne pourra se développer que dans un cadre territorial dont la force ne jaillira que dans l'affirmation d'une nation consciente d'elle-même. Une union complexe : à chaque fois que l'un des deux termes prendra le dessus, la catastrophe semble inévitable. Mais sans cette alliance, la démocratie semble impossible. Nous ne sommes pas sortis de ce dilemme.

* Dr.Olivier Meuwly, historien spécialiste de l'histoire des partis politiques



Papiers d'actualité / Current Affairs in Perspective

N°3 | Avril 2023

Indications bibliographiques :

Béatrice BLANDIN et Ferdinand PAJOR (éd.), *Genève et la Grèce. Une amitié au service de l'indépendance*, Musée d'art et d'histoire de Genève et Fondation Hardt, Genève, 2021.

Michel ESPAGNE, « Le philhellénisme entre philologie et politique. Un transfert franco-allemand », in *Revue germanique internationale*, 1-2, 2005, pp. 61-75.

Harald LÖNNECKER, « In Hellas geht di Sonne der Freiheit auf! ». Studentische Griechenlands-Begeisterung seit 1820, in Anne-Rose Meyer (Hsg.), *Vormärz und Philhellenismus*, Arsthes Verlag, Bielefeld, 2012, pp. 39-71.

Sandrine MAUFROY, *Le philhellénisme franco-allemand (1815-1848)*, Belin, Paris, 2011.

Olivier MEUWLY, *La Régénération. Le libéralisme suisse à l'épreuve du pouvoir (1830-1847)*, Presses polytechniques et universitaires romandes, coll. Le savoir suisse, 2022.

Antoine ROQUETTE, *La France et l'indépendance de la Grèce ou le romantisme dans les relations internationales*, Paris, Editions du Félin, 2020.

Laurent THEIS (édition établie et annotée avec une préface de Michel WINOCK), *Madame de Staël. La passion de la liberté*, Robert Laffont, Paris, 2017.